

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N^o 3.

MARS 1882

AVIS IMPORTANT. Le 31 mars, à deux heures précises de l'après-midi, anniversaire de la mort d'Allan-Kardec, et rendez-vous à son tombeau, au Père-Lachaise.

Le même soir, au siège de la société, réunion fraternelle de tous les spirites ; discours, poésie, musique.

L'administration de la Revue spirite prie les abonnés qui n'ont pas fait leur réabonnement, d'envoyer un mandat-poste à l'ordre de M. P. G. Leymarie, 5, rue des Petits-Champs.

Les bureaux de POSTES FRANÇAIS ABONNENT SANS AUGMENTATION de prix, 10 fr. net.

EXPOSÉ DU SPIRITUALISME MODERNE.

THÉORIE DE LA PRÉEXISTENCE.

I

Le problème du mal.

L'immortalité est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. — PASCAL.

Dès que l'homme, dans la possession des lumières de sa conscience, s'élève à la conception de la Divinité, dès qu'il acquiert le sentiment de sa destinée immortelle, il voit se dégager de l'ordre des choses un problème terrifiant qui se dresse devant lui comme un démenti à l'espérance. A peine murmure-t-il : « Je crois en Dieu, Père de la vie, j'aspire à l'éternelle possession de mon être agrandi, purifié, puissantialisé. — J'aspire à la Justice, à la bonté, à la vérité, au bonheur ! » l'acte de foi meurt sur ses lèvres. — L'homme a vu autour de lui, en lui, le mal triomphant : sa conscience se trouble. Il doute pour ne point blasphémer.

Mars 1882.

I.

Et comment concilier la perfection absolue du créateur, avec l'imperfection évidente de l'œuvre créée? D'un côté, la divinité, c'est-à-dire la plénitude de l'ordre, de l'harmonie, du beau, du bien; de l'autre, le Monde, c'est-à-dire l'effort, la lutte, l'impuissance, la douleur.

Quoi ! Dieu crée, et le mal surgit ? Dieu dirige, et le mal règne !

L'homme cherche au-dessus de lui une loi de protection, d'amour, à laquelle il puisse s'attacher uniquement : loi maternelle qui lui permette le développement de ses facultés, si faibles encore et si incertaines. Il cherche, et trouve la dure loi des nécessités, qui le courbe vers la terre, l'étreint, le comprime, l'absorbe. Il aspirait à la liberté sans limites : il subit l'écrasante servitude de la nature hostile.

Qui l'a voulu ainsi ?

Sombre mystère ! devant lequel la foi naissante recule. Qui donc t'expliquera, loi fatale, qui écrases l'homme et cries contre Dieu !

C'est sur cette interrogation que la Religion se fonde. Elle intervient, elle prononce.

L'homme est un coupable, — l'homme est un condamné.

Créé pur, innocent et libre, au sein d'une nature bienfaisante, il a mésusé de sa liberté. — La corruption est entrée dans le monde par un acte de volonté de cette âme ignorante qui, en transgressant la loi divine, est sortie de l'harmonie, de la paix, du bonheur.

De cette idée première le Dogme se dégage :

L'homme coupable, impur, a outragé la Divinité : il lui doit réparation ; — il souffre, ce n'est point assez, s'il n'offre ses souffrances à la Justice suprême.

Il faut apaiser la colère céleste par des prières, des dons, des sacrifices : Voici le culte.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces légendes que chaque peuple, pour rassurer sa conscience et éclairer sa route a conçues et enseignées. Et d'abord qu'y a-t-il de juste ? *Où sera la Justice, là sera la Vérité.*

LA LÉGENDE RELIGIEUSE

II

La foi n'a pas fait le cœur ; mais le cœur a fait la Foi. — MICHELET.

La conception de la chute, qui se retrouve chez tous les peuples et forme le fonds même des diverses croyances religieuses, a pris son origine dans le sentiment le plus digne, le plus noble, le plus pur ; le sentiment de l'éternelle Justice, de l'infaillible équité.

L'humanité blessée, tourmentée, accablée, impuissante à dompter le mal et contrainte d'avouer son asservissement douloureux, n'a pas voulu croire à une fatalité mauvaise, à une domination oppressive, à un joug arbitraire. Elle a eu cette Foi suprême : elle a cru à la Justice, elle a cru à la Bonté. Ne pouvant nier la souffrance dont elle était esclave, elle a su, du moins, dans un suprême effort, éloigner le Mal impie de la source de toute espérance. Pour garder, pure et consolante, la céleste vision qui lui promettait un avenir meilleur, elle a senti la nécessité de détourner sur elle-même la responsabilité terrible, et d'innocenter Dieu.

Y a-t-elle réussi ? A-t-elle su élever l'Idéal de Justice à la hauteur sereine où règne toute harmonie ? L'a-t-elle conçu dans une perfection telle que nul doute troublant ne le pût obscurcir ?

Hésitante, incertaine, terrifiée, la jeune humanité n'a pu donner que ce qui était en elle : sa grâce naïve, son innocent orgueil, sa poétique imagination.

Ecoutez-la. — Dans l'Inde, aussi bien que, plus tard, dans la Judée, c'est la même fable — Et cette première page du monde est une fraîche page d'amour.

Dans le principe, l'homme, créature d'élection entre toutes les créatures est en parfaite harmonie avec la nature maternelle. Il en jouit délicieusement. Tout lui est donné : la chaude lumière, la terre féconde, les eaux vives, les fruits savoureux. Milieu béni ! le couple humain y marche dans le rayonnement de sa force innocente. Mais, un jour, la femme tentée désobéit à la loi divine : elle persuade, elle entraîne l'homme qui, en cédant au Mal, cède avant tout à la bien-aimée.

Fable enfantine, sans doute ; mais si candide ! si touchante de passions juvéniles, d'innocents désirs. O pauvre, ô chère Humanité naissante ! tu cédas aux instincts impétueux, mobiles de la première jeunesse : la vanité, l'ambition et surtout l'amour !

Amcur coupable, dit-on, et condamnable dans sa fécondité même : les enfants porteront le poids de la faute paternelle, héritage de malédiction !

Ici, arrêtons-nous. — Evidemment l'intuition humaine dévie du but qu'elle a tout d'abord cherché à atteindre. Elle voulait établir la responsabilité de la Créature vis-à-vis la perfection du Créateur, elle voulait rassurer l'âme incertaine en lui montrant le Mal comme conséquence de sa propre faute ; elle voulait lui donner toute force dans toute espérance. — Pour l'aider dans la lutte, elle

lui promettait le rachat du passé : elle voulait enfin consacrer la morale sur les bases de la Justice. Elle échoua.

Elle avait le sentiment de l'équité sans en avoir les lumières. Ne possédant qu'une intuition confuse, une aspiration vague, elle ne put atteindre à la vérité, elle tomba fatalement dans l'arbitraire.

Elle sembla comprendre son erreur: la malédiction portée contre les générations innocentes lui fut lourde ... elle chercha un contre-poids: elle annonça la bonne nouvelle, la venue d'un médiateur, un Esprit pur, un Dieu qui rachètera l'humain.

Ainsi pour réparer cette injustice : l'arbitraire de la condamnation, fut établie une autre injustice : l'arbitraire de la grâce.

Ainsi fut consacrée la déchéance des âmes.

Pâturage du mal dans le terrible creuset de l'humanité, après avoir subi une peine imméritée : la peine de la vie, l'âme ne pourra pas même conquérir son indépendance et, par sa propre vertu, s'élever au bonheur. Ses souffrances, ses dévouements, ses sacrifices ne compteront pour rien, sans les souffrances voulues d'un martyr divin : Boudha ou Jésus, autre innocence suppliciée.

Quelle doctrine plus stérilisante !

Cette théorie du néant de l'homme, est certainement la plus désespérante, la plus funeste. — Elle abaisse, elle courbe l'âme en tarissant en elle les sources de l'activité, de la volonté, de la liberté. Elle déprave la vertu en exigeant de l'homme le sacrifice de sa personnalité, en le réduisant à la passivité complète, en faisant de lui l'instrument d'une volonté extérieure, en le conduisant au mépris de lui-même. — La doctrine du renoncement est essentiellement destructive : elle arrache à l'homme la liberté, à Dieu la Justice. Elle est anti-humaine, elle est anti-divine.

LES CROYANCES DANS LE PASSÉ.

III.

L'âge d'or est devant nous : nos pères ne l'ont pas vu, nos enfants le verront. C'est à nous à leur en préparer le chemin.

SAINT-SIMON.

La Loi directrice, la Loi vitale, c'est : la progression dans l'activité.

Sous l'influence dominatrice d'une idée fausse, le progrès humain peut être entravé, il peut s'arrêter pendant un temps, mais pour réagir, à un moment donné, dans un immense essor.

Chaque époque, tandis que la masse des intelligences, cherchant un point d'appui dans le passé, tend à s'immobiliser, le groupe des penseurs élabore, dans le silence, le travail des idées nouvelles. — Travail obscur, perdu, semble-t-il, et étouffé par la force de l'opinion vulgaire; travail fécond en réalité, qui, à une heure décisive, forme un puissant courant et pénètre invinciblement les esprits.

C'est ainsi qu'à travers les siècles, un mouvement ascensionnel s'est lentement produit. Sorti de la complète ignorance, l'esprit humain s'est peu à peu élevé à une conception plus haute, plus vraie, de son origine, de sa tâche, de sa destinée.

Dans l'antiquité nous trouvons, éparses sur les différents points de la civilisation, des lueurs très-pures, très-vives, et capables de diriger sûrement l'homme aux premières étapes de sa mission terrestre. La Perse, l'Égypte, la Grèce ont eu, tour à tour de puissantes inspirations. — Dès le berceau du monde, l'Inde avait su embrasser la création dans sa vaste unité. Enfin, la Gaule, s'inspirant des idées védiques, et les développant dans leurs conséquences rigoureuses, avait pu conclure à l'immortalité infiniment perfectible, à la responsabilité personnelle, à la progression dans des transmigrations multiples; à la Loi de l'éternelle évolution.

Ces données puissantes, triées, dégagées des mythes obscurs qui les enveloppaient, contenaient certainement les principes d'une croyance forte, élevée, supérieure. Pourquoi faut-il que, malgré la vitalité qui les soutenait, elles se soient obscurcies, atrophiées, perdues, sans avoir pu réaliser les promesses qui étaient en elles?

Le cadre de cette étude ne nous permet pas de rechercher les causes multiples de cet évanouissement; disons seulement qu'au moment où les diverses croyances eussent pu entrer dans une phase d'épuration au moment où, se complétant s'unifiant, les idées générales eussent dû se fondre en un corps de doctrine, les moyens se trouvèrent insuffisants, et les hommes plus insuffisants encore. Un immense effort eût achevé la délivrance commencée, le monde ne sut pas vouloir. Peut-être manqua-t-il moins de force encore que de courage.

Incertains, agités, inquiets sous la vague impression d'énervement et de lassitude qui domine à toutes les époques transitoires, les hommes, sentant l'œuvre d'écroulement, s'abandonnèrent: ils eussent pu fonder l'avenir, ils ne l'osèrent pas: découragés ils doutèrent de leur tâche: ils fermèrent les yeux, et, inertes, attendirent un mystérieux avènement.

Le Christianisme se fonda sur cet engourdissement du monde.

La doctrine du renoncement, de la mortification, de la contemplation stérile, de l'anéantissement individuel prévalut : le monde s'abîma dans le morne affaissement de ce fatalisme enveloppé dans le nuage de l'amour. Il accepta la loi du suicide moral, il se courba sous le joug de la prédestination, et consommant le sacrifice de ses aspirations de justice, de sa raison, de sa liberté, il s'immola sur l'autel de la grâce, embrassant éperduement la folie de la croix. Conséquence, le moyen-âge : longs siècles de servilité, d'abaissement, d'écrasement. Interminable période de ténèbres, d'oppression, de compression où, par une mutuelle entente entre les pouvoirs spirituels et temporels, l'homme est livré corps et âme aux appétits des puissants !

Le moyen-âge, où l'image de Dieu, le créateur, le protecteur, le père, s'obscurcit et s'efface pour faire place à la puissance rivale, Satan, maître suprême, par la terreur.

Le moyen-âge, règne de l'immobilisme de la mort, de la damnation, le moyen-âge est le règne du mal. L'esprit moderne le considère comme une déviation fatale à la Loi de progrès, la conscience le condamne au nom de la justice, au nom de la vérité, au nom de Dieu !

LA PHILOSOPHIE MODERNE EN ACCORD AVEC L'ANTIQUITÉ.

IV

La théorie du monde social, en vous faisant connaître le sort qui est réservé à vos âmes dans divers mondes qu'elles parcourront, vous apprendra que les âmes, après cette vie, se rejoignent encore à la matière.

CHARLES FOURIER.

Plus de Loi de grâce, mais la Loi de justice ! Plus d'immobilisme ; mais le Progrès ! Plus de prédestination, d'élection arbitraire ; mais la responsabilité pour chacun, l'égalité pour tous, plus d'anéantissement consenti, de renoncement moral ; mais la vie active et fraternelle ! Plus de servilité ; mais la liberté ! Plus de salut personnel : mais l'universelle solidarité.

Arrière la doctrine de mort ! place à la doctrine de vie !

Telle est la foi de l'esprit moderne — Tel est le cri qui rallie les consciences dans l'entraînement d'un prodigieux essor vers la vérité.

La conscience, la raison, la science ont parlé — Elles ont réalisé la formule sacrée, elles ont dégagé le Verbe divin.

« Homme, a dit la Science, sache que la terre, ta demeure, n'est qu'un point dans l'immensité de l'espace, une imperceptible unité dans l'infinité des mondes, dans l'incommensurable univers ; — sache que ces mondes innombrables surpassent pour la plupart notre planète, et par la puissance de la masse et par des conditions diverses d'adaptation supérieure : Partout l'ordre parfait assure le triomphe et la perpétuité de la vie ! »

« Homme, ajoute la Raison, la connaissance de l'Univers, vérité conquise par la science, éclaire le problème de ta destinée ; la pluralité des mondes implique la pluralité des humanités. Si la vie consciente s'affirme sur ce globe perdu dans la multiplicité des mondes, elle s'affirme également sur chacun des globes sidéraux et d'autant plus rayonnante, d'autant plus intense, d'autant plus parfaite, qu'en vertu de la loi d'adaptation de milieu, elle se manifeste dans un monde plus favorisé et supérieur. »

A son tour, la conscience conclut : De la pluralité des humanités découle la pluralité des existences : l'éternité de la vie, la progression de l'être, ses transformations de plus en plus parfaites, son évolution de plus en plus haute ! Le perfectionnement illimité dans l'éternité des temps, dans l'infini de l'espace : voilà la loi.

La création nous montre la vie sans limites, sans arrêt, sans fin. Eternelle propriété de l'âme, elle se manifeste par l'activité sans cesse exercée et accrue ; — et dans ses modes infinis, elle poursuit une ascension glorieuse à travers le temps, à travers les mondes.

Tel est le principe sur lequel repose la théorie de la préexistence, de la réincarnation, de la perfectibilité.

Ces croyances ont une base sérieuse dans l'histoire ; l'antiquité les a consacrées : elles ont prêté leur lumière à la civilisation première, elles ont dirigé ses progrès — Elles s'affirment aujourd'hui sur les bases nouvelles de nos connaissances acquises ; elles reparaissent, après une longue période, plus fortes des progrès accomplis, et se révèlent comme le couronnement des vérités de tous ordres que ces derniers siècles ont mises en lumière.

Telle est la philosophie moderne. Elle s'appuie sur une base inébranlable : *le principe de justice*, qui comprend intégralement ces trois principes : Egalité, Liberté, Solidarité. « Elle est la grande Révolution politique : *Elle est la Foi du temps.* »

LA GENÈSE NOUVELLE.

V

Le mal, c'est l'ignorance ; la vertu, c'est la science.

PLATON.

Voici la Genèse nouvelle. La science l'a lue dans la Bible irréfutable, dans le livre sacré, seul invariable, seul positif, seul permanent, seul identique à lui-même, seul divin : *la nature*.

Partie du point obscur de l'infinie matière, l'âme, ressort de l'être, n'est d'abord qu'une force inconsciente d'elle-même. Elle s'essaie à la vie par l'organisation de la matière, elle se constitue individuellement par l'adaptation, l'appropriation du milieu, elle se manifeste par le besoin, se développe par la lutte, progresse par l'évolution. Dans des transformations successives et graduées, par lesquelles elle embrasse tous les modes de la vie, l'âme acquiert la connaissance du monde physique. — Perfectionnant les organismes, instruments de ses manifestations, elle se crée de plus puissants moyens d'action en s'élevant dans l'échelle des êtres. De telle sorte que, par une double évolution, à mesure que l'âme grandit en faculté, l'organisme qu'elle anime se complique et se perfectionne, obéissant à la loi du progrès, par une action et une réaction continue, elle se dégage et s'affranchit de la matière pour s'élever à l'esprit. Après la sensation, le sentiment s'éveille, puis la conscience apparaît. Confuse d'abord, elle s'affirme peu à peu, l'âme acquiert la certitude de sa personnalité ; de ce jour, *elle est*, l'humanité la réclame. Elle poursuivra son ascension dans la liberté de sa personnalité conquise. Une, libre, consciente, entrant dans le plan divin, la voilà à son tour créatrice. Elle règnera sur la nature, embrassant à la fois le monde physique, le monde intellectuel, et le monde moral.

Ici commence une œuvre immense : la marche de cette âme ignorante vers la science complète ; vers le bien, vers le vrai, vers Dieu. But éblouissant, but sublime, capable de désespérer notre faiblesse si, pour réaliser cette tâche glorieuse, nous n'avions l'éternité. Cette conception, on le voit, sort de la fable ; elle procède de l'observation ; elle se rattache aux données de la science ; elle acquiert toute la force d'une loi.

Soumettons-la au *criterium de justice*, seule base solide d'une

doctrine rationnelle, et voyons si elle répond aux aspirations morales de l'humanité.

La première de ces aspirations tend à la certitude d'égalité. La conscience proteste contre tout privilège arbitraire : elle ne peut accepter une différence dans la part faite à chacun : elle se révolte contre toute partialité.

Ce sentiment est si fort inhérent à l'humanité, que, malgré le démenti apparent que donnent les faits, non seulement dans le milieu social où tout est conventionnel, mais dans la nature même et jusque dans la sphère des facultés morales et intellectuelles, malgré cette règle générale, l'homme sent vaguement que l'égalité est bien réelle, et par un penchant impérieux, il s'y rattache. Devant l'étrange disproportion qui met entre les êtres une si grande distance, devant la partialité qui semble avoir distribué arbitrairement tous les dons : richesses, santé, sympathie, bonheur ; et jusqu'aux tendances morales : les aptitudes, les facultés intellectuelles, de telle sorte que les talents et les vertus mêmes semblent être de purs accidents, l'homme, par une inspiration supérieure, proclame l'Égalité comme la plus frappante vérité, comme le plus solide principe moral.

La doctrine de la préexistence confirme ce principe. Elle affirme l'égalité des âmes dans leur origine et dans leurs fins. L'innocence, l'ignorance, c'est-à-dire la négative entre le bien et le mal, voilà, pour tous, le point de départ obscur ; la Science, dans son sens absolu, c'est-à-dire la parfaite connaissance des lois harmoniques dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, voilà la route dont nos incarnations marquent les étapes, route infinie, qui à son sommet lumineux s'appelle vérité ou Dieu.

Parallèlement à la tendance à l'égalité, l'humanité s'attache à un principe qui, en apparence, en est la négation, et qui, en réalité, en est le corollaire : celui de la valeur individuelle, de la hiérarchie de mérite.

Tous les êtres appelés à la vie sont, sans exception, appelés au bonheur ; tous, pour remplir cette destinée, sont soumis à une loi unique : la loi d'attraction divine par le progrès : voilà l'égalité.

Voici maintenant la hiérarchie. Dans cette libre évolution, les tendances se déterminant d'être à être dans un sens différent et avec une activité différente produisent les modifications infinies qui diversifient les caractères. — Certains esprits s'attardent, tandis que d'autres avancent : de là variété et différence des mérites. —

De là encore une haute consécration de la supériorité personnelle.

Les penchants bons et élevés, les talents, les brillantes facultés, les hautes aspirations morales, les lumières intellectuelles ne sont plus des dons gratuits qui pèsent de tout le poids de l'injustice sur ceux qui en sont deshérités ; ils ne procèdent ni de la grâce divine, ni du hasard ; ils sont le fruit de notre volonté persévérante, la résultante de nos travaux, l'acquis de nos existences antérieures. — Chacune de nos supériorités est due à notre propre initiative, et c'est par nos efforts que nous l'avons conquise sur l'ignorance : à ce titre nous devenons nous-mêmes les ouvriers de notre personnalité.

Qu'est-ce en effet que l'individualité, sinon la somme des qualités poursuivies, acquises, développées, par l'exercice de notre libre arbitre, et par la seule force de notre volonté persistante ? cette individualité se forme, s'élève, grandit, par l'enchaînement des vies successives. — Gardant de tous ses actes, un fécond enseignement, une leçon précieuse, l'esprit fait dans des actes nouveaux, une application de son expérience.

Qu'importe, après cela, que d'une existence à l'autre, le souvenir s'efface ? l'homme en est plus libre dans sa tâche. Et d'ailleurs les penchants, les facultés survivent intactes pour former cette richesse spirituelle que nous appelons les aptitudes, et qui sont les points de repère, dans notre ascension progressive, entre le passé temporairement oublié, et l'avenir vaguement entrevu.

L'homme libre dans sa tâche de relèvement, est par contre responsable de ses actes ; il mérite ou démérite par l'effet de sa volonté ; de là sa valeur morale : il rachète personnellement ses fautes personnelles : son ignorance l'a précipité dans l'erreur : il s'affranchira par degré de l'ignorance.. *Comment ?* par l'effort, par la lutte, par le triomphe de ses tendances supérieures sur les instincts grossiers, par le triomphe du dévouement sur l'égoïsme, par la pratique de la fraternité, par la connaissance de plus en plus complète des lois générales ; *par la science absolue qui contient dans son intégralité la morale absolue.*

La philosophie moderne supprime l'égoïsme religieux ; elle convie les hommes à la vie active, et les unit d'un lien puissant : *la solidarité.* Tandis que les religions exaltent le renoncement, l'ascétisme et prêchent le salut personnel ; elle, au contraire, fait comprendre ce qu'il y a de véritablement élevé dans la mission humaine.

Elle voit dans l'homme la réunion de deux principes associés pour une tâche harmonique et supérieure. Elle nous montre, elle aussi, le splendide idéal, la vision angélique ; *mais elle nous fait comprendre qu'il faut passer par tous les degrés du travail pour conquérir nos grades* ; elle limite aussi notre œuvre actuelle : l'épuration, l'agrandissement de notre milieu. Elle ne veut pas que nous niions la matière, que nous en fassions abstraction, mais elle veut que nous en fassions un instrument de progrès en lui imprimant le cachet de notre action. Elle ne veut pas que nous refoulions les sentiments naturels qui sont les ressorts de notre activité ; elle veut que nous les satisfassions, que nous les purifions par un rapport constant de nos jouissances avec les jouissances communes, de nos joies avec les joies universelles.

En un mot, elle ne veut pas nous faire sortir de l'humanité par le reniement et la défection ; mais elle veut nous faire vivre en l'humanité pour progresser avec elle, nous élever avec elle, nous angéliser avec elle.

Le moyen âge avait élevé contre la justice un blasphème impie : la damnation sans retour, l'éternité des peines. Il avait désespéré le repentir, tari la source des sacrifices, stérilisé la douleur ; il avait maudit la réparation en réalisant la terrible inscription dantesque « *pour vous, maudits ! il n'est plus d'espérance.* » *La foi nouvelle n'a pas de malédiction, elle s'appuie sur la mansuétude infinie, elle ouvre au repentir la voie de la réparation.* Elle juge que la conscience, lumière impérissable, peut s'obscurcir et non s'anéantir ; elle soutient la faiblesse, relève l'âme, et lui montre la chaîne de sa destinée se déroulant dans l'infini pour atteindre à Dieu.

Tel est l'exposé rapide d'un spiritualisme essentiellement progressif, dernière expression des aspirations modernes. Doctrine de relèvement qui peut se résumer tout entière dans cette formule d'un philosophe contemporain : *Naître, mourir, renaître encore, pour progresser sans cesse, TELLE EST LA LOI.*

M^{me} Georges COCHET.

Hypothèses relatives au travail des fluides dans la production des effets physiques.

La très-intéressante relation que M. le D^r Vazeille a faite d'une séance donnée chez lui par le médium Husk (voir la *Revue* de février) nous conduit indirectement à poser une question qu'il est difficile de résoudre d'une manière définitive en l'état de nos connaissances, mais sur laquelle il n'est peut-être pas trop téméraire de hasarder quelque hypothèse.

M. le D^r Vazeille rend compte, avec une précision remarquable, des déplacements des objets qui avaient été placés sur la table d'expérimentation, — déplacements qui se sont produits également aux séances tenues à la Société psychologique dans les mêmes conditions, et qui ont fait défaut lorsque ces conditions ont été modifiées ainsi qu'il a été dit dans le Bulletin du numéro de janvier.

Si le phénomène est réel, si le médium est sincère, comment expliquer cette différence dans les résultats ?

Voici, je crois, les hypothèses qu'il est permis de formuler à cet égard.

D'abord, le médium ayant été réuni, manche à manche, à ses voisins, par un fil peu résistant, les Esprits devaient être paralysés par la crainte de rompre ce fil en secouant le médium trop brusquement, — et il faut se rappeler que dans les séances ordinaires le médium était souvent agité de soubresauts assez énergiques.

Mais il est une autre raison qui me semble avoir plus d'importance. On se souvient que dans les deux séances spéciales, les parements des manches du médium furent munis de boutons fluorescents, et que dans la seconde de ces séances, un troisième bouton lumineux fut fixé à son front. Ces précautions avaient pour but de permettre au sens de la vue un certain contrôle. Aussi tous les regards étaient-ils braqués sur ces points brillants pour en surveiller l'immobilité. Qui peut dire si tous ces magnétismes convergents, partant des différents points de la table autour de laquelle on était rangé, ne détruisaient pas le travail fluide des Esprits et ne ravageaient pas la surface de la table à mesure que les forces essayaient de se concentrer ? Et si, derrière le médium, au piano, à 1^m 70 du bord de la table, des phénomènes inexplicables par la supercherie se sont produits, n'était-ce point parce que, entre le dos du médium et le piano il y avait un champ libre de travail qui

n'était point fouillé par les regards des assistants ? En effet, les regards partant de la périphérie de la table et se concentrant sur les points lumineux du médium, la table entière, mais la table seule, circonscrivait le champ d'action de ces regards.

Cette observation est très intéressante ; car on s'est souvent demandé pourquoi les Esprits réclamaient l'obscurité pour produire des phénomènes de cet ordre. J'ai entendu émettre deux sortes d'hypothèses à ce sujet. D'après l'une, qui jusqu'ici me semblait la meilleure, les Esprits seraient favorisés par l'obscurité, parce que la substance éthérée dont les vibrations produisent la lumière, n'étant pas accaparée par les vibrations lumineuses, devient plus facilement disponible pour les vibrations des forces psychiques. D'après l'autre, l'obscurité, en soustrayant le médium et les fluides qui l'entourent aux regards des assistants, préserve le travail médianimique contre le magnétisme de ces regards, contre leurs actions vibratoires convergentes.

Quant à moi, depuis que j'ai assisté aux dernières séances du médium Husk, sans abandonner la première de ces hypothèses, je crois qu'il faut accorder une sérieuse attention à la seconde. Et j'estime que ces séances n'auront pas été des séances de déception, si elles contiennent un élément d'analyse qui nous permette de nous éclairer sur un des problèmes les plus curieux du travail fluidique.

Je dois ajouter, pour ma part, qu'une observation minutieuse ne me permet pas, en la circonstance, de conserver le moindre doute sur la réalité médianimique des phénomènes.

J. Camille CHAIGNEAU.

M. Gladstone et le Spiritisme.

Voici deux lettres de l'éminent homme d'État, premier ministre de l'Angleterre, qui montrent qu'il ne considérait pas le spiritisme, ou spiritualisme Anglais, ce qui est tout un, comme en ont parlé, par exemple, les juges ou procureurs du procès de 1875.

Holmbury, Dorking, 8 Avril 1877.

Monsieur, — Je ne vois nul empêchement pour un chrétien de chercher à se rendre personnellement compte de ce qu'est en réa-

lité le spiritualisme. Toutefois, il faut observer plusieurs points : 1° ne point procéder superficiellement, mais d'une manière approfondie ; 2° ne pas se hâter de conclure ; 3° se rappeler que la religion chrétienne nous prémunit elle-même contre l'immixtion d'êtres mauvais ; 4° n'avoir pour objectif qu'un but utile et non la satisfaction d'une simple curiosité.

Comme il nous est impossible de tout connaître, il faut savoir se limiter au meilleur et au plus utile. J'ajouterai que des recherches de ce genre me paraissent exiger aussi, de la part de ceux qui s'y livrent, le moral le plus ferme et le mieux équilibré.

Si la base du christianisme paraît si ébranlée de nos jours, il est de notre devoir de chercher humblement à vérifier ses fondements même, profondément convaincu d'ailleurs que ces bases sont malgré tout très solides, et que la nouvelle doctrine n'est qu'une plante nouvellement éclosée dans le jardin de Dieu et destinée à s'y épanouir. Bien à vous. — W. E. GLADSTONE.

Londres, 26 Octobre 1878.

A M. Markley, d'Horsham, qui lui avait envoyé un numéro du « Spiritualist ». Cher monsieur — Merci du journal, je le lirai avec attention.

Je ne partage ni n'approuve le dédain vrai ou affecté avec lequel bien des gens accueillent la phénoménalité spiritualiste. L'authenticité en paraît établie, et il ne reste qu'à l'expliquer, autant que nous le pouvons, du moins. Mes nombreuses occupations m'empêchent d'examiner à fond cette question ; je demeure donc dans une réserve satisfaite, sans craindre aucunement que l'imposture l'emporte ou que la vérité nous nuise.

W. E. GLADSTONE.

Tiré du Spiritualist, par D. A. C.

PLACE A L'ÉDUCATION NOUVELLE !

Extrait d'une conférence faite par l'auteur à la Société d'études psychologiques de Paris

Si, dans un précédent article (1), j'ai tâché de prouver que le Spiritisme offre, par excellence, tous les caractères de *la Religion*, — laïque,

(1) Voir la *Revue spirite* de janvier 1882.

bien entendu sans dogmes, prêtres, ni mystères, — c'est que, selon un grand nombre d'adeptes distingués, l'heure est venue de déclarer nettement la portée à la fois *philosophique, religieuse et positive* de l'évolution qui s'accomplit sous l'autorité des *faits* d'outre-tombe et d'en hâter, autant que possible, l'influence légitime sur la transformation sociale qui s'élabore de nos jours.

Comme toute vérité démontrée, le spiritualisme expérimental doit passer de l'abstraction à la pratique. Les temps arrivent où nous devons être spirites dans nos actes, sous peine de n'être plus rien, car une conviction stérile amoindrit, atrophie la conscience et c'est une situation fâcheuse pour l'être moral, que la pensée permanente d'un devoir inaccompli. Là, commence pour l'âme une phase de malaise et d'obscurité ; se proclamer spirite, parce qu'on ne peut renier le témoignage de ses sens, mais rester avec cela dans le giron du dogme ou sur l'abîme du matérialisme est une anomalie inexcusable de la part d'hommes intelligents. Nous devons savoir ce que nous voulons.

Croyons-nous encore aux prêtres ? Alors retournons à l'église, suivons les processions, adorons Saint-Labre et compagnie, fréquentons le confessionnal, etc.

Préférons-nous le matérialisme ?

Joignons-nous aux cercles libres *penseurs* (??!) du néant pour combattre et, au besoin, persécuter le spiritualisme, mais, pour Dieu ! soyons quelque chose, et surtout *agissons* en vertu de ce que nous sommes.

Quoi, nous croyons à l'immortalité de l'âme, à sa responsabilité, à ses retours ici-bas ; nous sommes persuadés de l'égalité des esprits devant la justice et l'amour divin ; nous acclamons la solidarité universelle ; en théorie, nous répudions la fausse science, la superstition, les préjugés, et cependant, nous livrons la jeunesse à des institutions cléricales ou matérialistes, dont les fondateurs se donnent plus de mouvement, font plus de sacrifices pour répandre l'erreur et la démoralisation que nous pour accrédi-ter ce qui nous est *expérimentalement* établi comme une vérité ? Et nous n'avons pas l'énergie de réagir pratiquement dans le sens de nos convictions en donnant à l'enfance l'instruction qui en découle ? — Certes ! loin de moi la pensée de me jeter dans les questions brûlantes qui passionnent les esprits au point de vue politique et gouvernemental. *Je ne veux pas* sortir du domaine des *idées* ; mais comment se désintéresser des *situations* ? Or, aujourd'hui, les *situations* dominant tout, et comme l'adit excellemment Auguste Vacquerie, il n'y a que *la question sociale*. J'ajoute : *même et surtout en philosophie*. Eh bien, cette question, elle se dresse devant nous, spirites, et cela sous toutes les formes ; elle nous somme de la résoudre ; elle nous soumet son problème le plus obscur : *l'éducation*, pour laquelle de soi-disant novateurs sont impuissants à trouver une assise et, malheureusement, nous nous voyons, sur ce point, assez mal préparés.

Le pédantisme, né de l'absence même de principes et de méthode et qui, à force d'audace, parvient à se substituer à la vraie science dont il usurpe les privilèges, a dans l'esprit public, discrédité l'éducation et l'a reléguée au domaine des spécialités ennuyeuses dont le monopole est laissé sans conteste aux gens *du métier*, comme on dit. Or, il faut bien avouer que toujours et partout, les corps enseignants de toutes les catégories ont favorisé de leur mieux cette coupable indifférence en

se posant au seuil du sanctuaire scientifique et moral en dispensateurs infailibles des lumières humaines. Voilà pourquoi, dès l'origine, les nations ont imprudemment abdiqué toute initiative sur ce point capital de leur existence. On sait ce qui s'en est suivi : le trône et l'autel, auxquels on faisait ainsi la partie si belle, en ont habilement profité pour fonder l'asservissement des peuples sur cette même éducation qui devait, au contraire, devenir le palladium de nos libertés. Et cette conspiration, vieille et vaste comme le monde, a si bien réussi que, bercés dans notre fausse sécurité, disons mieux, dans notre paresse, nous avons attendu de nous sentir glisser sur le bord de l'abîme pour regarder enfin où nous menaient ceux qui, de tout temps, se sont arrogé le *chimérique* droit de diriger leurs frères. Alors, réveillés en sursaut par l'imminence du danger, nous avons crié avec angoisse : l'Éducation ! l'Éducation ! A tout prix, la rénovation humaine par l'Éducation !

Alors, aussi, nous avons compris que la jeunesse étant composée de nos enfants, c'est à nous, surtout, que le développement en incombe et que l'abandonner aveuglément et sans contrôle, aux prêtres ou à l'État, nous désintéressant ainsi de notre premier devoir, est un crime de lèse paternité, et, de plus, une banqueroute morale au préjudice de l'humanité tout entière.

Or, c'est notre châtiment, à nous qui l'avons commis, ce crime, que de sentir maintenant peser si lourdement sur notre vie le joug de servitude façonné par nos propres mains. Nous voulons le secouer, mais il nous domine et nous écrase. Plaise au ciel que, par habitude ou par fatigue, nous ne renoncions pas à nous en délivrer.

Quoi qu'il en soit, il ne se peut faire que toute la question sociale ne gise aujourd'hui dans l'École. L'École tient les clés de l'avenir et nous en ouvrira ou nous en fermera les portes, selon la part que nous-mêmes lui aurons faite dans la Société. A quoi se heurtent maintenant toutes les hautes conceptions de la philosophie spiritualiste expérimentale qui, seule, recèle, en germes, une ère de radieuse lumière et de solidarité ? Au moment où, sur tous les points du globe, se livre la suprême bataille des idées, laborieux enfantement d'une civilisation nouvelle, qu'est-ce qui, momentanément au moins, frappe de retard, sinon de stérilité, ce mouvement grandiose ? D'où vient que, malgré tant de généreux efforts, s'accroît et se perpétue le paupérisme, horrible baigne du producteur, où les heureux de ce monde contemplant, sans sourciller, les tourments qu'endure de génération en génération l'immense majorité de leurs frères ?

Qu'est-ce qui s'oppose à ce que l'arbitrage international remplace les boucheries humaines dont les trônes seuls bénéficient pour un temps ?

Qui maintient, comme un sauvage anachronisme et sous tant de formes variées, l'esclavage légal de la femme dans nos pays dits civilisés ?

A quoi attribuer l'incroyable aveuglement, j'ai presque dit la paralysie morale qui, en général, empêche l'homme de voir et de sentir que la spoliation dont nous sommes victimes, retombant logiquement sur lui-même, devient l'obstacle capital qui s'oppose à sa propre délivrance ?

La terrible force d'inertie à laquelle, par des efforts de toute sorte, des penseurs d'élite, d'éminents hommes d'État n'arrachent qu'à grand peine quelques lambeaux d'un progrès tronqué ; cette puissance négative qui, en pleine Europe et sous le soleil du XIX^e siècle, maintient

sans pudeur l'indissolubilité du mariage, la frayeur de l'excommunication et tant d'autres turpitudes, qu'est-elle ? sinon la persistance routinière des préjugés imposés à l'enfant dont ils égarent l'intelligence, pétrifient le cœur et faussent le jugement !

Au mépris des lois naturelles, on pose, en principe, l'immobilisation de toute chose. Les générations successives sont tenues, sous peine d'anathème, de résister à l'irrésistible ascension des êtres vers le progrès indéfini. Tout change de nom dans le vocabulaire du statu quo définitif : Les découvertes modernes s'appellent nouveaux moyens de favoriser le vice humain. Le mouvement des esprits vers la vérité ? Entraînement diabolique. Le noble besoin d'améliorer le sort de nos frères ? Révolte contre l'ordre établi par Dieu, car, pour ces braves gens, l'ordre, c'est l'écrasement du grand nombre au profit des puissants de la terre. Et j'en passe !.....

Comment donc s'étonner de l'étrange désordre qui règne, dans les sphères intellectuelles et morales ? La tour de Babel subsiste et, de nos jours, il n'est pas même nécessaire, pour ne plus s'entendre, de parler des langages différents ; il suffit de converser, en français, sur une question de principe quelconque.

Et c'est nous-mêmes qui, insoucieusement, jetons nos enfants dans ce chaos?... *Nos enfants*, c'est-à-dire l'avenir du monde !

Quelle incroyable inconséquence ! Nous maugréons contre cet enseignement vicieux et corrupteur ; mais nous ne tentons rien d'énergique pour y soustraire les masses. Nous savons bien, pourtant, que si l'éducation se conformait aux saints principes du double développement individuel et collectif, on ne verrait pas la conscience publique ennemie d'elle-même se ranger stupidement du côté de ses propres tyrans s'obstiner à garder ses chaînes, à compromettre ses destinées et finalement persécuter ceux qui, avec la lumière, lui apportent la liberté. Au lieu d'enseigner aux enfants des formules toutes faites, des opinions de convention et de mettre leur mémoire à la torture comme pour supprimer en eux la réflexion, on leur apprendrait à penser, à juger par eux-mêmes du bien et du mal, à se rendre compte de ce qui les entoure et, par ce moyen, à s'approprier intelligemment leurs études de telle sorte que, s'ils le voulaient, dans la suite, ils pussent d'eux mêmes en combler les lacunes, en parachever l'édifice.

Est-ce ainsi qu'on en use d'ordinaire ?

Ne donne-t-on pas, au contraire, tout à apprendre par cœur, depuis la grammaire jusqu'à la morale, cette dernière sous la forme du catéchisme, et n'intronise-t-on pas l'infailibilité du professeur à côté de l'infailibilité du père et du prêtre ?

Dans cette école composée de tant d'éléments impeccables, quelle place et quelle part d'initiative sont réservées à l'élève, à l'exercice légitime de sa liberté ?

L'enfant est confiné dans le mutisme et l'immobilité, sous peine de pensums dont le plus grand avantage est de favoriser admirablement l'absence de toute attention dans le travail, et, ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que, dans une foule de localités, l'école, de nos jours, est forcée de marcher ainsi. Ne faut-il pas qu'elle prépare les voies à la foi aveugle ? Qu'elle pétrisse les jeunes esprits à croire l'absurde quoique absurde selon la parole d'une autorité célèbre ? Et ceux qui fondèrent cet horrible système, le firent en connaissance de cause. Ils savaient bien qu'en supprimant le jugement, ils détruisaient la pensée et qu'après

cette sinistre victoire, ils auraient bon marché de la conscience. Ainsi s'accomplit, encore aujourd'hui, l'œuvre de ténèbres qui enveloppe les peuples de son inextricable réseau ; ainsi se pervertissent méthodiquement l'intelligence et le cœur de *nos enfants*. Et pour réagir contre ce fait désastreux, on propose un nouveau système d'éducation, que dis-je ! on donne dans certaines institutions privées, soi-disant rénovatrices, un enseignement fallacieusement neutre qui, de fait, résout par une absolue négation nos tendances les plus élevées et présente le néant comme seul but final de nos efforts et de nos espérances....

S. ROSEN-DUFAURE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Spiritisme devant le Concile Anglican.

(*Suite et fin.*)

Il nous reste à parler des discours de M. Browne et du Rev. Canon Wilberforce. Le premier cite en faveur des phénomènes spirites un témoignage qui vaut la peine d'être recueilli. Il raconte, qu'il y a quelques années, des hommes d'une haute valeur intellectuelle et d'une grande notoriété scientifique, se proposèrent d'étudier ensemble ces sortes de phénomènes. « Le nom de l'un de ces personnages doit être compté, dit M. Browne, parmi les plus autorisés dans la science, non-seulement en Angleterre, mais en Europe. C'est celui de Lord Ragleigh. Ces hommes distingués consacèrent durant deux ou trois années, une partie considérable de leur temps à de nombreuses séances d'expériences, et bien qu'ils n'aient pu se prononcer sur les sources des phénomènes, ils ont affirmé, néanmoins, leur parfaite réalité. Comme ils n'ont nullement conclu en faveur du *spiritisme*, qu'ils laissent de côté sans décider s'il est vrai ou faux dans ses explications, on ne peut les accuser d'appartenir à la confrérie spirite. Le témoignage ne saurait donc être suspect. Il n'est pas admissible, non plus, comme l'ont prétendu certains médecins, qu'ils aient été le jouet de quelque prestige ou en proie à une hallucination collective. Il n'est pas admissible que des hommes de science et d'expérience aient tous été atteints d'hallucination juste aux heures où ils se livraient à ces recherches, alors qu'ils avaient, tout le reste du temps, leur pleine lucidité d'esprit. »

« M. Browne estime, en dernière analyse, que ces phénomènes, dont l'authenticité est incontestable, sont produits, ou 1^o par une cause surnaturelle, ou 2^o qu'ils sont soumis à certaines lois naturelles qui n'ont pas encore été découvertes, ou 3^o que le spiritisme n'est que la réapparition de l'ancienne science des conjurations connue sous le nom de magie....

« La conclusion de l'orateur est que, quelque puisse être le spiritisme, il est certain que ce n'est pas le *matérialisme* et que le matérialisme est aujourd'hui le grand danger. « Si les matérialistes, dit-il, comme Bradlaugh, sont les ennemis du spiritisme, c'est que *s'il était prouvé que le spiritisme est la vérité, c'en serait fait des doctrines matérialistes.* » En conséquence, M. Browne désire que l'Eglise suspende toute décision sur la matière jusqu'à ce que la lumière soit faite sur la source des phénomènes, tout en se tenant en garde contre la part d'imposture qui peut s'y mêler. »

Rien de plus sage.

Le discours du Rev. C. Wilberforce est particulièrement intéressant. Après avoir retracé à grands traits l'histoire du mouvement spirite aux Etats-Unis, depuis son début en 1848, dans le village d'Hyderville, et avoir cité les témoignages respectables et les travaux du D^r Hare, professeur de Chimie à l'université de Pensylvanie, et du Juge J. W. Edmonds, l'orateur passe en Angleterre, rappelle le nom honoré de Robert Owen, qui d'incrédule et matérialiste qu'il était, fut convaincu par les phénomènes dont il fut témoin de l'existence d'un état futur de l'âme dépouillée de son corps terrestre et fait mention des recherches faites en 1869 par la *London dialectical Society*. « Cette Société, dit-il, nomma un comité pour examiner les prétendus phénomènes spirites. Le comité tint quinze réunions pendant lesquelles il reçut les dépositions de 33 personnes qui décrivirent les faits qu'elles avaient pu constater par elles-mêmes et enregistrèrent les témoignages écrits de 31 autres personnes. Le comité réclama l'assistance et le concours des hommes de science qui avaient exprimé, soit pour, soit contre, des opinions sur les sources des phénomènes et aussi des personnes qui les avaient taxés publiquement d'illusion ou d'imposture. Mais tandis qu'ils réussirent très bien à se procurer les témoignages de ceux qui croyaient à l'origine ultra-terrestre des manifestations, il leur fut à peu près impossible d'obtenir des attestations de ceux qui les taxaient de fraude ou d'illusion. Il nomma alors six sous-comités avec la mission d'opérer par des ex-

périences personnelles. Tous ces sous-comités envoyèrent des rapports, quelques-uns attribuant les phénomènes à l'intervention d'êtres humains désincarnés, quelques autres à une influence satanique, d'autres à des causes psychologiques, d'autres enfin à la fraude et à l'illusion...»

Passant à un autre ordre de considération, le Rev. Wilberforce ajoute : « Les personnes, qui admettent le spiritualisme comme un moyen (de connaître la vérité) et non comme une fin, soutiennent fermement qu'il ne cherche aucunement à miner la religion ni à supplanter les enseignements du Christ, mais, au contraire, qu'il les appuie sur des preuves rationnelles qu'on chercherait en vain ailleurs, ajoutant que les manifestations spirites apportent aux déistes et aux athées des preuves positives d'une autre vie et qu'elles ont déjà servi à arracher bien des âmes au matérialisme et au scepticisme. A l'appui de ces dires, on peut citer le témoignage de M. S. C. Hall, fondateur et éditeur du journal *l'Art*. « Quant à la pratique du spiritisme, dit-il, elle a fait de moi un chrétien. Je remercie Dieu de m'avoir arraché mes doutes... » Je puis aussi citer le nom du D^r Elliotson qui exprime sa profonde gratitude au Dieu tout puissant pour l'heureux changement que le spiritualisme est venu opérer à son cœur et à son esprit. »

« Quand les effets d'un spiritualisme élevé sont tels chez ses adeptes, il est évident que nous n'avons pas affaire à une vulgaire infatuation qui peut être écartée par le mépris ou l'indifférence, mais bien à un mouvement fermement établi et tendant à s'étendre tous les jours davantage. *Appelé à apaiser les souffrances de l'âme dans ses moments de désespoir, par l'évidence sensible de la continuité de la vie après la mort physique, le moderne spiritualisme continue à se répandre dans tous les rangs de la Société. Aucune accusation de fraude réelle ou supposée de la part des médiums ne peut arrêter ses progrès, car sa force réelle ne réside pas dans les pouvoirs ou les prétentions des médiums de profession, non plus que dans la propagande qu'il peut faire par la preuve et les conférences, mais bien dans les milliers de foyers domestiques dont un ou plusieurs membres jouissent des facultés médianimiques.* »

Il est vraiment intéressant de voir un membre du clergé rendre cette justice au spiritisme et apprécier si bien la force du courant qui le porte et lui assure la conquête des âmes.

Voici cependant une ombre au tableau. Le Rev. Wilberforce emprunte ce qui suit à un écrit du prof. Barret du *Royal collège of*

science, de Dublin. C'est avec empressement que nous reproduisons cette citation, les adeptes du spiritisme n'ont que trop besoin d'être mis en garde contre les dangers qui leur sont ici signalés. L'abus en tout est un défaut et l'extrême confiance dégénère en crédulité. L'esprit a aussi ses ivresses, dont il faut qu'il se garde comme de celles des corps. Ainsi par l'abus des pratiques spirites et l'extrême crédulité, « une curiosité morbide et malsaine est excitée; l'esprit est distrait de ses travaux et détourné des de-
« voirs de la vie quotidienne; le trouble est jeté dans la raison et
» dans la conscience par des manifestations anarchiques; la vo-
« lonté est subjuguée par une puissance inconnue et notre être in-
« tellectuel et moral se trouve être la proie de parasites invisibles
« (c'est ce qu'on appelait jadis la possession démoniaque); enfin
« le sujet arrive à un état qui peut être regardé comme la négation
« même du spiritualisme, car un tel spiritualisme est bien plutôt
« une espèce d'ivresse de ce qu'il y a de matériel en nous. Tous
« ces points, continue le professeur, je les ai contrôlés par des
« cas actuels, et comme confirmation, j'ai observé l'abaissement
« constant des médiums qui exercent régulièrement. Une dévia-
« tion morale est le premier symptôme, puis ils finissent quelque-
« fois par devenir des misérables. »

Qu'il nous soit permis d'insister encore sur ce point important. La communion avec les morts est une belle et terrible chose. Elle est pleine à la fois de périls et d'attraits. Pratiquée avec un sentiment religieux d'affection pour des êtres qu'on a connus et aimés, elle fortifie, elle console, elle améliore, mais c'est à condition qu'on reste toujours maître de sa raison, de sa volonté et qu'on ne se laisse pas dominer par les forces aveugles ou malfaisantes, avec lesquelles on risque de s'être mis en rapport. Or on ne sait jamais à quoi l'on s'expose quand on a abdiqué sa volonté et qu'on s'est fait l'instrument d'une volonté étrangère, qu'elle soit de ce monde ou de l'autre. Le premier devoir de l'être raisonnable est de se gouverner soi-même, sans une minute d'interruption. Une minute ! Il n'en faut pas davantage pour être envahi, possédé et glisser sur la pente de la folie !

Passant à ce qui intéresse plus particulièrement l'Eglise d'Angleterre, le Rev. Wilberforce s'inquiète de l'avenir de cette Eglise en présence du nombre des croyants au spiritisme. « Il fait remarquer que cet envahissement des âmes est déjà manifeste, ici, à Newcastle où siège le congrès. » Il a aussi sous les yeux l'exem-

ple de l'Amérique dont le D^r Nichols signale ainsi les résultats : « Il n'est plus permis de douter des effets qu'a déjà produits le spiritualisme sur les idées, les sentiments et le caractère du peuple Américain. Rien à ma connaissance, n'a eu une telle influence. Il a dissout des centaines d'Eglises ; c'est par centaines de mille qu'il faut compter les personnes dont il a changé les opinions religieuses ; il a influencé plus ou moins les relations et la vie quotidienne de multitude de gens. Une immense quantité de fidèles qui, il y a quelques années, professaient une croyance dans l'une quelconque des églises chrétiennes, ou étaient membres d'une de ses associations religieuses, ont, sous l'influence du spiritualisme, modifié leur manière de voir. Il est vrai qu'un plus grand nombre, peut-être, parmi ceux qui doutaient de l'existence d'un état futur ou niaient l'immortalité de l'âme, ont trouvé, dit-on, dans les manifestations spirites, des preuves irréfutables de sa réalité. »

Nous arrêtons ici l'analyse de ce discours remarquable, dont nous reproduisons textuellement les conclusions comme un modèle de sagesse et de tolérance à donner aux autres Eglises chrétiennes. Voici ces conclusions :

« L'attitude suggérée au clergé d'Angleterre à l'égard du spiritisme peut se résumer de la manière suivante :

« 1^o Procéder à un examen consciencieux des faits afin que nous ne condamnions pas par ignorance, nous rappelant ces paroles de Salomon : « Il est stupide et honteux de condamner une chose sans la connaître ; »

« 2^o Admettre franchement les faits et conserver une attitude plutôt conciliante qu'hostile ou dogmatique vis-à-vis des croyants au spiritisme ;

« 3^o Enseigner le christianisme d'une façon rationnelle de façon à démontrer que les vérités révélées sont en harmonie avec la nature de l'homme dans ses relations filiales avec le Père, dans ses rapports fraternels avec le fils et en accord avec l'amour infini du Dieu tout-Puissant ;

« 4^o Tout en admettant franchement tout le bien qui peut résulter des enseignements du spiritualisme, nous devons nous appuyer sur les écrits mêmes des plus éminents spirites, pour montrer les dangers physiques et intellectuels qui peuvent résulter d'une trop grande sujétion à l'action psychique du spiritisme ;

« 5^o Montrer que dans la religion chrétienne, bien comprise, on

trouve les vérités les plus importantes et plus qu'aucun esprit en ait jamais enseigné depuis le commencement du monde.»

Nous applaudissons de toutes nos forces à ces conclusions et nous nous y associons avec cette seule réserve : *Que l'idée religieuse ne peut féconder les âmes qu'à condition d'être progressive et que le Christianisme, même rationnellement interprété, ne saurait être le dernier mot de l'esprit humain en communion avec la raison éternelle.*

Ch. FAUVETY.

FAITS DIVERS

— *Le Banner of Light*, de Boston, Etats-Unis, annonce dans son n° du 28 janvier dernier, que le célèbre médium à preuves, (Test) *Foster*, si connu et si apprécié aux Etats-Unis pour ses facultés exceptionnelles, est devenu un incurable, à la suite d'une violente attaque de fièvre typhoïde qui a bouleversé son organisme et atteint surtout le cerveau. Le Banner fait un appel aux spirites des Etats-Unis pour secourir ce médium qui a rendu des services si éminents, et ne pas le laisser dans la peine.

— *Compte-rendu d'expériences photographiques spirites et d'autres phénomènes*, est un volume nouvellement édité à Londres, que l'auteur, Mlle *Georgina Houghton* nous a envoyé; nous la remercions pour s'être souvenue de nous car son œuvre est pleine de mérite. C'est un in-12. de 275 pages, texte anglais, qui contient cinquante-quatre photographies d'esprits, obtenues avec le système Albertype et à l'aide de la médiumnité de M. Hudson, personnage bien connu depuis bon nombre d'années.

Ces reproductions sont très belles; elles prouvent qu'il n'y a rien d'exagéré dans la notoriété qu'a obtenue M. Hudson comme photographe spirite. Mlle G. Houghton, en faisant le récit de ces expériences pleines d'intérêt, nous promet de publier celles qui mériteront encore l'intérêt des personnes studieuses et éclairées; cette S. E. C. mérite tout le succès dû aux œuvres nouvelles, à un zèle et à un dévouement très désintéressés.

Puissions-nous, en France, suivre cet exemple d'une femme pleine de cœur qui ose défendre ce qui lui semble la vérité.

— M. LEFÈVRE, près de Charleroi, Belgique, est venu exprès à Paris dernièrement, pour nous présenter 14 clichés de photographies

spirités sur lesquels il a obtenu des négatifs remarquables, voici comment; sur la recommandation de M. Henri Lacroix, citoyen des Etats-Unis, au lieu de poser sa plaque sensibilisée, et le châssis qui la contient dans un objectif ordinaire, il met simplement le dit châssis dans une boîte carrée, placée sur une table, et recouvre le tout d'un drap assez épais; sur la plaque, s'impriment des physionomies; ces négatifs peuvent donner des positifs excellents. C'est bien et c'est beaucoup d'obtenir des visages d'esprits dans cette condition très usitée actuellement aux Etats-Unis, mais, notre F. E. C. désire des ressemblances exactes, et alors, il nous enverra les négatifs et les positifs ainsi obtenus.

Nous ne saurions trop encourager cet homme de cœur, indépendant, à poursuivre la recherche de cette véritable conquête, la prise de visages d'Esprits avec une méthode qui supprime l'achat d'appareils coûteux, difficiles à déplacer. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces utiles et intéressantes expériences.

M. ALFRED CRIGNIER, de St-Guibert, Belgique, l'ardent propagateur du spiritisme, dans le bassin de Charleroi, à St-Guibert et à Bruxelles, accompagnait M. Lefèvre; nous avons été heureux de serrer la main à ces F. E. C. si pratiques, et surtout si dévoués, qui marchent la main dans la main.

— *On lit dans la Posta (Naples.)* — Un fait très grave s'est passé hier à Parno.

Les prêtres de l'église de San Francesco avaient fait venir pour les cérémonies de la semaine sainte un christ mécanique qui inclinait la tête, agitait les bras et faisait d'autres mouvements automatiques de ce genre.

Naturellement, l'église fut envahie par une foule de curieux. Ils se pressaient près de l'autel, causaient, faisaient un tapage d'enfer. Un chanoine monta alors en chaire. C'était un homme robuste et il imposa silence avec toute la force de ses poumons à cette foule de fidèles curieux.

Mais le silence fut loin de s'établir. Le chanoine se fâcha alors tout rouge; il descendit de la chaire, se rendit à l'autel, saisit le christ, et, sans compliments, le mit en pièces en frappant à tort et à travers sur les fidèles et sur les ornements sacrés.

Lorsqu'il vit que cette arme sacrée ne servait plus, il se mit à distribuer des coups de poing. Il brisa même la mâchoire d'un autre chanoine qui s'était interposé pour calmer sa fureur sacrée.

Tous s'enfuirent. Ici se place une scène douloureuse. La porte fut

promptement encombrée par les fugitifs qui montèrent les uns sur les autres, se blessant mutuellement.

Il y a une soixantaine de blessés, dont plusieurs assez grièvement.

Est-ce bien là travailler *ad majorem Dei gloriam* ? »

Et nous ajoutons ceci : Ces prêtres, savent-ils seulement ce que c'est que la charité et l'amour pour leurs semblables ? Le christ dont ils se disent les adeptes n'a-t-il pas chassé les marchands du temple ? et que font-ils avec un christ articulé, sinon une parodie charlatanesque pour attirer la foule et lui vendre les miracles ?

Il est temps, en vérité, que par l'enseignement sérieux des grandes lois universelles, par l'instruction largement donnée, par l'éducation morale que le spiritisme apporte et qu'il faudra accepter forcément, on écarte à jamais les saturnales et les momeries dont se servent les prêtres de l'église de San Francesco, avec lesquelles, on ne produit que scandale et ignorance.

— Le Journal *Du Protestantisme Français*, 7 septembre 1880, sous ce titre : PROGRÈS DU SPIRITISME, dit : « — Le spiritisme continue à porter ses fruits. Malgré les attaques de savants comme Zöllner, Weber, Fichte, qui ont été dirigées dernièrement contre lui en Allemagne, il a une certaine popularité. On ne compte pas moins de 33 journaux qui le soutiennent. L'un d'eux vient de publier un poème qui aurait été dicté par l'âme d'un vieux chien mort et qui donne des détails très précis sur la vie des esprits ! »

Nota : Lorsque le Concile Anglican, composé de tous les évêques et de toutes les sommités du Protestantisme, déclare que le spiritisme moderne peut seul sauver la croyance en l'immortalité de l'âme, croyance qu'il prouve avec preuves à l'appui, les journalistes qui représentent les confessions Luthériennes en France amusent leurs lecteurs avec les insanités qui précèdent ; ces gens-là ont les pieds dans la tombe, et néanmoins, avant d'expirer, ils cherchent encore à ridiculiser qui les respecte, et qui peut les faire revivre à l'aide de vérités nouvelles, rationnelles et scientifiques.

Les protestants Zöllner, Weber, Fichte, sont spiritualistes convaincus, spirites, membres de la Société scientifique d'études psychologiques ; il est donc déplorable de voir ainsi sciemment, induire en erreur, les lecteurs *Du Protestantisme Français*. Bien loin d'avoir attaqué le spiritisme, l'éminent astronome Zöllner s'en est fait l'ardent défenseur après avoir expérimenté lui-même avec le Medium Slade. Les autres savants, Weber et Fichte, ont été témoins de ces expériences et sont acquis au spiritualisme moderne comme M. Zöllner lui-même.

— Tiré du *Petit Journal* du 26 janvier 1882. *Epidémie dans l'Ardèche*. — « On signale un fait extraordinaire, qui se produit au petit village d'Albon, dans la commune de Marcols.

Ces jours derniers, de nombreuses jeunes filles, travaillant dans deux fabriques différentes, ont été prises de spasmes nerveux extraordinaires qui, depuis lors, se renouvellent fréquemment et se traduisent par des contorsions désordonnées, des incohérences de langage et des cris qui présentent, dans les moments de crise, tous les caractères d'une démence que la science médicale, paraît-il, n'a pu encore définir d'une manière certaine.

Ce mal a atteint aussi de pauvres enfants de cette localité, qui font peine à voir.

Tout le monde est consterné : nombre de familles sont désolées, et l'on craint que le mal ne s'étende encore dans le pays.

Les autorités ont cru devoir prendre certaines mesures de précaution, parmi lesquelles celle de ne laisser pénétrer ni sortir personne de ce village, qui est en quelque sorte mis en quarantaine. »

Nota. Ces faits qui se renouvellent si souvent, ressemblent à ceux de Morzine étudiés par Allan Kardec, et aussi, à l'épidémie que la science n'a pu définir il y a deux ans, aux environs de Turin, Italie.

Prière à nos amis de l'Ardèche, d'aller à Albon se rendre compte de ces faits si remarquables.

Etudes d'observation spirite. — Les âmes sœurs (suite).

Médiumnité de Madame Bablin.

—

Avant de discuter la question de l'éternité du lien qui accouple les Esprits dans la vie de l'espace, et de répondre ainsi à un article, déjà mentionné en passant, du journal le *Licht mehr Licht*, où l'existence de pareils liens est reconnue, mais contestée dans le fait de leur éternité, — nous dirons d'abord que les manifestations sur lesquelles l'existence même de ces liens est appuyée ne proviennent pas seulement de tel milieu plus ou moins restreint, mais qu'elles tendent à se généraliser et à se produire par plusieurs médiums. Pour ne citer qu'un exemple, nous en avons vu maintes fois se présenter par l'intermédiaire de Mme Bablin, — qui continue toujours ses intéressantes séances d'évocation et d'in-

carnation, et qui, de plus, soit dit en passant, est déjà en bonne voie pour obtenir des phénomènes physiques de l'ordre le plus remarquable.

Nous relaterons seulement deux observations concernant le sujet qui nous occupe. La première est du 17 novembre 1880. Il s'agit de la manifestation d'un Esprit éclairé, désincarné depuis peu de jours : « J'ai beaucoup de regret, dit-il (par l'intermédiaire du médium à incarnations Mme Bablin), à cause de ma pauvre femme restée sur cette terre; portez-lui mes consolations, tous mes souvenirs et mes regrets, mais dites-lui que je suis heureux.... » Après quelques paroles instructives pour tous, et qui témoignent de l'élévation de cet Esprit, il ajoute : « Aujourd'hui il ne me reste rien à regretter, que ma femme, la moitié de ma vie, qui a partagé mes souffrances et les quelques instants de bonheur que nous avons eus ensemble. Quand elle sera venue me rejoindre, nous serons heureux tous deux. Avant de venir sur cette terre, nous étions déjà l'un à l'autre depuis une précédente incarnation, et, plus je vais, plus je vois clair et je crois pouvoir vous dire que deux âmes qui s'aiment dans l'espace souffrent beaucoup quand elles sont séparées l'une de l'autre, et c'est un grand bonheur pour elles quand Dieu permet la réunion. Oui, c'est l'amour, c'est la chaleur d'âme que Dieu nous donne, qui est en nous pour nous unir de ce lien qui ne peut se desserrer un instant que par la mort. Elle a tant souffert, les jours derniers !... Elle est forte, elle a du courage. Portez-lui, je vous prie, mes paroles de consolation. Dites-lui que je l'attends, car elle sait la vérité; elle me sent, elle me verra. Qu'elle soit courageuse pour finir ses derniers jours sur cette terre. Nous nous retrouverons réunis, et pour toujours.... »

Le 29 décembre 1880 (par le même médium), se présente l'Esprit d'une femme qui semble encore dans le trouble : « Je suis bien malheureuse ! Toujours ces rêves ! D'abord je rêve que je me marie, et voilà plusieurs fois. J'en ai bien l'intention, mais je sais bien que je suis malade. Et toujours c'est avec lui, avec mon fiancé, qui n'est plus. Son frère est bien gentil, pauvre Alphonse, il est si bon ! Mais je ne peux pas me marier avec lui. D'abord je suis malade. Quand je rêve, c'est Paul qui me dit : Je t'aime, va, ma Julie, jamais je n'aurai d'autre femme que toi, livre-toi tout entière à moi. Il me prend dans ses bras, mon front est brûlant... Et puis, je me vois habillée tout de blanc, je me vois

avec une couronne, et lui en habit, les cheveux frisés, tout-à-fait comme un marié... Voilà la mairie... l'église... Nous rentrons avec toute la noce à la maison... Puis je sens que je meurs subitement, et puis la frayeur me réveille quand ces hommes frappent avec leurs marteaux sur la bière... Et voilà tant de fois que je fais ce rêve ! Comment guérir ? » Après avoir laissé l'Esprit Julie exhiler ainsi son rêve par la bouche du médium, un des assistants s'adresse à elle avec autant de tact et de précaution qu'il est possible. Peu à peu on fait entrer en elle l'idée de sa véritable situation, et, comme en Madame Bablin, les Esprits peuvent participer de sa faculté de voyante, les guides et les familiers en profitent souvent pour dérouler des tableaux fluidiques devant les regards de celui qui est momentanément incarné. C'est ce qui explique ces mots de Julie : « Je vois quelque chose d'écrit : — « Lorsque deux âmes prennent incarnation sur la terre, et qu'à leur départ du champ de l'espace, elles se jurent de s'aimer, de s'unir à nouveau sur la terre, Dieu permet que ces deux âmes se retrouvent, s'aiment, et ne puissent aimer personne d'autre... Toi, ma Julie, tu as eu la douleur de perdre ton ami, cette âme qui avait juré de n'aimer que toi. La mort de ton ami t'a frappée et t'a rendue à lui pour ne plus nous quitter. » — « Oh ! si cela pouvait être vrai ! s'écrie-t-elle. » Puis elle continue la lecture de ce qu'elle voit écrit : « Julie, ma bien-aimée, le corps est la robe qui s'use et qu'on est obligé de mettre de côté, pour ne plus s'en servir. Eh bien, ce corps c'est l'enveloppe de notre âme, et lorsque notre âme a quitté pour toujours cette enveloppe, on retourne dans les grandes plaines immenses, et plus on est bon, plus on monte, car on monte par degrés. Console-toi, chère âme, nous ne sommes pas morts. Dieu a permis que tu quittes la terre, il y a cinq jours, et tu m'as retrouvée, tu existes à nouveau ; tu vas venir avec nous, ton père et tous les amis de l'espace, et nous irons rendre grâce au Tout-Puissant, et nous serons unis pour toute l'éternité. »

J'ai choisi ces deux manifestations entre tant d'autres, d'abord parce qu'elles mettent en scène un Esprit d'homme et un Esprit de femme, ensuite parce qu'elles nous donnent une idée de deux situations qui s'enchaînent : l'attente et la réunion.

(A suivre.)

J. Camille CHAIGNEAU.

LE SERPENT ET LE PAPILLON

COMMUNICATION AU VERRE D'EAU. MÉDIUM ANTOINETTE BOURDIN.

« Je suis dans l'ombre, pas une étoile pour me guider ; j'entends les reptiles se glisser sous la verdure. — J'aperçois des clartés bizarres et vacillantes, et monter et descendre dans un cercle de lumière qu'il projette à l'aide de lueurs qui émanent de lui, un papillon d'une beauté éclatante. — Comme il est effrayé, je devine son inquiétude ; un serpent rampe avec précaution en dehors du cercle lumineux pour saisir le papillon qui prend son essor, s'élève, emportant avec lui son rayonnement qui le guide dans son vol. Le serpent se dresse, siffle, espère l'atteindre et impuissant disparaît dans le sol.

« Une écriture lumineuse apparaît dans le verre d'eau ; le médium y lit ce qui suit : « Enfant de la terre, âme troublée par les épreuves, par la douleur, tu es dans l'obscurité intellectuelle et ne sais diriger ta volonté ; ta conscience troublée ne te peut juger ni conseiller, tout semble conspirer contre toi. Arrête ce trouble, cette crainte, et appelle à toi les vérités consolantes que tu appris jadis à connaître, que la prospérité te fit délaïsser. — La terre n'est qu'un séjour momentané ; si tu n'y veux avoir des déceptions, n'imité pas la plante qui ne s'y fixe que pour y prendre sa nourriture et conserver sa vie éphémère.

« C'est mon destin, dites-vous souvent ; en effet, l'homme contracte des engagements sérieux à l'état de désincarné, lorsque le passé est présent pour lui, lorsqu'il pressent son avenir spirituel ; il s'impose alors des épreuves en conséquence. Dans la vie, il lutte avec ce destin qu'il s'est fait et qui est insensible à toutes ses récriminations ; fort heureusement au début de chaque vie terrestre l'Esprit ne connaît pas les événements qui présideront à son épreuve, car le désespoir s'emparerait de lui, il succomberait à la tâche ; Dieu lui a voilé avec sagesse ce qu'il accepta librement.

« Enfants de la terre, allez droit devant vous, en hommes libres que la faim, la soif, l'abandon ne peuvent arrêter ; marchez, progressez sans cesse et si vous rencontrez de véritables amis, soutenez-les, prenez votre part de bonheur avec eux, n'oubliez pas surtout que pour accomplir leur destinée leur route n'est pas la vôtre. — Cherchez-en vous la force et l'énergie ; n'exagérez ni l'amour ni la haine ; modérez vos passions si vous voulez juger sainement les

fautes d'autrui ; point d'emportements surtout, la colère est un signe de faiblesse et le sujet des plus graves erreurs.

« Si vous avez cette noble ambition de toujours accomplir votre devoir, une paix intérieure noblement acquise mettra votre âme plus en rapport avec le monde immatériel. Le grand secret de la vie c'est de ne trouver un peu de bonheur sur la terre qu'en aimant Dieu et son prochain. Ce secret aide à ne pas craindre la mort ; il fait comprendre que chaque dégagement corporel est le prélude d'une autre existence plus libre, plus indépendante des liens de la matière, qui rapproche le *terrestre* du *céleste*.

« L'Esprit qui rayonne s'élève facilement au-dessus des ennemis visibles et invisibles ; comme le papillon dont nous avons parlé au début de cette dictée médianimique, il déjoue tous les pièges qui lui sont tendus pendant la nuit de son exil. Le mal n'a pas d'ailes ; il rampe dans les ténèbres et de lui n'émane aucune lumière.

« Esprits incarnés, montez, montez toujours par la pensée ; avec elle, dégagez-vous pour connaître cette liberté que nulle force ne vous peut ravir, allez vers Dieu source de toutes vérités ; ainsi préparés vous entrerez avec vaillance dans la vie spirituelle et vous embrasserez sans trembler la longue série d'existences que vous avez à subir avant d'être en communion complète avec le fluide divin.

« Avec l'amour et l'oubli complet de la haine, on ne revient plus s'incarner pour expier, on descend sur la terre pour instruire, pour consoler, pour vivifier les âmes au contact du fluide divin, pour forcer prudemment les hommes à avancer, à se *solidariser pour être une puissante unité*.

« Ce fut la mission des grands éclaireurs de l'humanité ; spirites ; que ce soit la vôtre. »

— *M. le docteur Locander*, nous écrit que, dans l'histoire de la Suède, par Karl Edward Kindblad, éditée en 1826, à Stockholm, il lit à la page 5, que le roi Odin, à Sigtuna et 200 après l'ère chrétienne, était un médium. « Ainsi, avec le doigt, il indiquait les minéraux enfouis dans la terre, les valeurs qu'elle recélait ; il éteignait les incendies et il apaisait la mer avec des paroles prononcées avec volonté ; souvent, plongé dans un profond sommeil (magnétique), son moi se détachait, pour aller voyager dans toutes les parties du monde, sa bouche nous relatait ce qu'il ne pouvait se rappeler à son réveil, etc., etc. »

Nous publions ce fait sous toute réserve sans garantir ce qu'il peut contenir de légendaire et d'exagéré.

NÉCROLOGIE.

M. Courrech (Pierre,) de Toulouse-Lalande, nous annonce que son père, *Courrech (Etienne,)* médium, un brave et bon spirite, est mort à l'âge de 76 ans ; le jour de sa mort, il s'est communiqué, disant que la prière de l'évangile spirite, dite par nous, lui avait fait connaître sa désincarnation ; il était heureux d'avoir été secouru par ses guides, car, de son vivant, il n'avait pas assez fait la charité, et c'est la vertu qui sauve les âmes et leur permet d'avancer.

Un autre spirite sincère, M. *Jean Chassan*, âgé de de 59 ans, est mort à Lalande Toulouse, le 14 décembre 1881 ; comme Courrech (Etienne), il avait notre croyance ; il a su mourir en paix, et regrette de ne pas avoir pratiqué plus largement la charité.

M. *Liodon*, ancien artiste, tragédien, est mort le 16 février dernier, à l'âge de 79 ans ; il était bon, doux tolérant, honnête, sympathique à tous, fidèle à ses principes spirites qu'il propageait sans cesse ; il a été enterré par ses F. E. C. en *penseur-libre spirite*.

Pour ces trois partisans de la cause, une bonne pensée ; *puissent-ils nous donner de bons et salutaires avis.*

LA LUMIÈRE NOUVELLE, revue qui paraît fin février, sous la direction de Mme Lucie Grange, est mensuelle et s'occupe de science, arts, littérature, morale. 5 f. France et Étranger, par 16 pages in-8°, jésus. S'abonner 75, boulevard Montmorency, à Paris, au nom de l'administrateur, M. Jean Darcy.

Le mois prochain, nous reparlerons de cette revue.

BIBLIOGRAPHIE

Le Surnaturel considéré dans ses organes et dans les conséquences utiles de ses apparitions. Cet ouvrage remplit avec science et un grand intérêt, l'objectif que s'est tracé M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées. C'est un volume instructif, utile non seulement aux spirites, mais aussi aux personnes qui disputent éternellement sur le surnaturel et le miracle.

LE MESSIE DE NAZARETH, par Louise Jeanne, voir le compte-rendu, revue de février 1882, (page 61) — port payé 2 fr. 30 — vol. de 400 pages.

Les Etoiles et les curiosités du ciel complètent l'astronomie populaire ; vol. de 800 pages avec gravures, 10 fr., 11 fr. port payé. Cet ouvrage est admirablement conçu et exécuté ; il vient de paraître : tous les spirites studieux doivent avoir ce volume.

Deux ouvrages ont mérité le prix Guérin : celui de M. Rossi de Giustini, intitulé : *Le Spiritualisme dans l'histoire*, 3 fr. port payé, et celui de

M. Eugène Bonnemère, intitulé : *L'âme et ses manifestations à travers l'histoire*, 3 fr. 50 port payé. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre ; ils offrent le plus grand intérêt à qui veut connaître la haute antiquité du spiritisme.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau, ouvrage inspiré, profondément médianique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

Aventures d'Isidore Brunet, 3 fr. 50, port payé. — *Le Doute*, 3 fr. 50, port payé. — *L'esprit consolateur*, 3 fr. 50 port payé. — *Entretiens sur le spiritisme*, 1 fr. 50, port payé. — *Recherches sur le spiritualisme*, 3 fr. 50, port payé. — *Collection générale*, par A. Babin, 8 fr. 50, 10 fr. port payé. — *Notions d'astronomie* de A. Babin, nouvelle édition, 2 fr. 65. Cet ouvrage contient 5 volumes qui se vendent détaillés.

Les quatre Evangiles, par Roustaing, ouvrage important, bon à méditer, 3 vol. 10 fr. 50, port payé.

LA MISÈRE, et *Bienheureux ceux qui pleurent*, deux poésies intéressantes, se vendent chacune 0 fr. 25 cent. port payé ; par M. Gaboriau.

Le même auteur a édité aussi le discours qu'il a prononcé à l'anniversaire d'Allan Kardec, à Nantes ; cette brochure se vend 0 fr. 20 port payé.

Avis. — M. LESSARD, un frère en croyance, demande à représenter des maisons de commerce sur la place de Nantes ; il offrira les références nécessaires.

M. CHARLES REGNAUD, brigadier de cavalerie en retraite, décoré, demande à être le gardien d'une propriété. — C'est un spirite probe et honnête.

Nous recommandons ces deux F. E. C.

MÉDIUM AMÉRICAIN. — Les personnes qui écriront à M. Lacroix (Henri) à la librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, Paris, et voudront connaître le moyen adopté aux États-Unis pour former une chaîne magnétique créer un groupe et développer des médiums, devront lui envoyer la signature de ceux qui désirent faire partie de ce groupe ; les lettres de la France contiendront un timbre pour affranchir la réponse ; à l'étranger on enverra un mandat poste.

SOUSCRIPTIONS POUR LES CONFÉRENCES

M. A. L. Sardou, 5 fr. — Bitaubé fils, 5 fr. — Capitaine Darget, 6 fr. 50. — M. Lieutaud, de Rio-dé-Janeiro, 20 fr. — Mme Main, 4 fr. — Mme Kina, 30 fr. — M. Griffin, 5 fr.

ŒUVRES SPIRITES.

M. Bitaubé, 5 fr. — Mlle Loborgne, 3 fr. 50. — M. Main, 4 fr.

Nouveaux membres de la société d'études psychologiques.

M. Loiseau. M. A. Grinevald.

Le Gérant : H. JOLY.